

Le feuilleton : l'évènement : [suite]

Autor(en): **Grivel, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 21

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

buer ces morceaux choisis à des élèves perfectionnés par la méthode employée à l'établissement où enseigne ce professeur. Et ce collège eût bientôt décuplé ses effectifs.



L'ÉVÈNEMENT

Ainsi se déroulaient, en deux séries parallèles, les réactions que produit nécessairement, dans la population féminine d'une petite ville, la nouvelle d'un mariage. Chez Mme Martin, sous la forme polie des sourires et compliments, bonbons aigres-doux, le fiel sous le miel, mais de couleur et d'aspect avenants, comme ceux qu'on offre aux anniversaires, dans des sachets de soie rose et bleue. A la fontaine, naturellement, la forme était plus adéquate au fond des pensées, généralement peu charitables. La jalousie individuelle se doublait de la jalousie de caste. Les femmes qui lavent le linge se vengeaient de celles qui ne le lavent pas, dans un langage qui ne manquait pas d'énergie.

Y avait-il de quoi se monter le cou, pardine, quand tout le monde savait que si Mme Martin et sa fille pouvaient vivre de leurs rentes, c'était grâce au défunt M. Martin, le notaire, qui avait ruiné par ses spéculations malheureuses combien de braves gens de Sallens ! C'était toujours comme ça, on faisait du fla-fla avec l'argent des autres ! Car la mère Desponds racontait à qui voulait l'entendre des « gueuseries » (à Sallens synonyme de malversations) commises par M. Martin.

— Et ça fait grand genre ! et ça envoie au marché la bonne en tablier blanc ! et ça marie sa fille à l'étranger ! Ah, voyez-vous. Madame Dutoit, ça fait rire, tout de même.

— Ça ne vous fait que rire, Madame Desponds ? moi, ça me fait rager.

— Ne venez-vous pas à l'église, Madame Desponds ?

— Ma foi non, je veux les voir partir. Nous trouverons toujours de la place.

Mme Desponds emmena sa voisine dans la belle chambre, qui donnait sur la maison Martin. Les volets entre-bâillés permettaient de tout observer sans être vu. L'heure approchait.

— Y z'ont de la chance, quel temps !

La rue des Marronniers était gaie de soleil. Des hirondelles passaient avec leur brève chanson qui semble un glou-glou de source ; elles barraient le ciel, inclinant l'aile dans leurs brusques inflexions, comme des gamins bicyclistes qui sont fiers de réussir leurs courbes et se penchent avec ostentation. C'était l'allégresse d'un clair matin de septembre. La chaussée était aussi nette qu'une chambre de vieille fille ; aucun torchon de papier ; mais les traces du balai, en arcs réguliers comme des andains. De la grille à la porte des Martins, une double allée de lauriers et d'arbustes dans des demi-tonneaux verts, symbole de bienvenue et de bonheur pour les jeunes époux.

La maison était une ruche. Les portes claquaient ; on entendait jusque l'autre côté de la rue l'envol des jupes, le froufrou des soies. Des robes claires paraissaient, par les fenêtres ouvertes ; les amis de nocés, après le biscuit au malaga, donnaient le dernier coup d'œil à leur toilette.

Au rez-de-chaussée, aux larges baies de la cuisine, on apercevait le va-et-vient des cuisinières, aux injonctions du chef dont la barrette blanche impressionnait les gamins agrippés aux barreaux de la grille. On voyait les éclairs des cuivres, on entendait fouetter des crèmes ; de temps en temps le chef, la main dans son bourgeron, mettait le nez à la fenêtre et considérait les petits curieux avec l'air de se dire en Parisien qui se respecte : « Ce qu'ils sont vaches dans ce pays ! »

Mme Martin avait préféré le repas à la maison. Il y aurait bien eu l'hôtel de l'Aigle, où se faisaient les nocés et les banquets. Mais c'était bien vulgaire ; dîner chez soi redevenait à la mode ; c'était aussi meilleur marché, et, la place étant limitée, on pouvait plus facilement restreindre au strict convenable le nombre des invités.

— Il vous faudrait voir ces toilettes, Madame Dutoit ! Ce qu'il est arrivé de cartons, de paquets hier tout le jour, et des fleurs, et des corbeilles de vaisselle, et des plantes, et des affaires à n'en plus finir. A propos de toilettes, vous ne savez pas laquelle ? Ce matin, quand je vais appeler mon homme pour les dix heures, savez-vous où je l'ai trouvé ? A la grange, sur un tas de foin ; il était là avec Chauvy, le facteur. Y z'avaient levé une tuile avec leur couteau, et y guignaient ces demoiselles qui ont couché chez les Martin, en train de s'habiller. Bougre, y n'étaient plus fiers, allez !

— Je vous dis, Madame Desponds, ces hommes sont tous les mêmes !

A cet instant, Mme Desponds poussa du coude son amie. La première voiture, en station dans la rue, venait d'avancer. Soudainement, une foule de femmes et d'enfants ; les servantes du voisinage s'étaient ingénies à trouver des prétextes pour sortir. Des commères, venues du haut de la ville, se dissimulaient les unes derrière les autres, chuchotant, tirant violemment par le bras des moutards rénitants, et qui se glissaient jusque sous les roues des voitures. Aux maisons, les fenêtres s'ouvraient doucement derrière les contrevents soigneusement tirés, et, dans l'entrebâillement, apparaissaient mobiles, les taches roses des visages épieurs.

— Les voyez-vous qui se préparent ?

De la fenêtre de Mme Desponds, on plongeait jusqu'au fond du vestibule ; on distinguait des avant-bras relevés pour enfiler des gants, des coudes noirs lustrant les hauts-de-forme.

Les cloches sonnaient ; le premier couple monta en voiture. Du seuil de la porte cochère, le voiturier Jolliet faisait avancer, ouvrait et refermait les portières, cérémonieux, cramoiis, étouffant sous la redngote qui sanglait son torse énorme et dissinait sous les bras une ceinture de plis.

— Y a Jolliet qui n'a pas chaud ! remarquait Mme Desponds.

Profitant d'un instant de répit, le gros garçon déplaçait comme une carte un mouchoir à carreaux et s'épongeait, tout en pestant contre les gants qui emprisonnaient ses pattes. Ce qui l'éprouvait plus que la chaleur, c'était de ne pouvoir comme à l'ordinaire emplir le quartier de ruction, sauvant l'apparence d'une noce de vingt une des voitures ayant butté contre le trottoir :

— Eh nom de sort de nom de sort de...

Le roulement de la voiture couvrait fort heureusement la suite, ou les r faisaient comme des tonnerres lointains.

Mais déjà la première voiture revenait. Le temple se trouvant tout proche. Mme Martin avait décidé que les quatre landaus de Jolliet suffiraient. Sitôt qu'ils avaient déversé leur monde sous le porche, ils rentraient au trot pour une nouvelle fournée. C'était ingénieux, économique ; au lieu de mander à grands frais des voitures de la ville voisine, les quatre de Jolliet se multipliaient, allaient et venaient sans interruption, sauvant l'apparence d'une noce de vingt voitures.

Tout se passait d'ailleurs sans accroc ; sauf qu'un oncle campagnard de Mme Martin accrocha son chapeau en gravissant le marche-pied, et ce fut au milieu des rires, le haut-de-forme tout bosselé roulant malencontreusement jusqu'en un tas de crottin. N'eût été l'héritage escompté, Madame Martin eût vertement tancé le rustre. Elle se contenta de sourire aigrement.

— Si nous allions à l'église ? On ne peut pas attendre la mariée.

Les deux commères entrèrent par la porte latérale. Au même moment l'orgue ronfla et la marche nuptiale de Mendelssohn éclata sous les

voûtes : la noce entra. Un frémissement de curiosité courut sur l'assistance ; la plupart se levaient, sauf les dames de la bonne société qui se contentaient de tourner la tête d'un angle compatible avec la correction. La mariée laissait derrière elle un sillage de murmures ; elle était jolie, il fallait en convenir ; Mme Martin, en peu de soie noire, était suprême de distinction ; on remarqua un officier de fière allure ; on admira sans restriction un couple mignon, garçon et fillette, en hautes bottines de chevreau blanc. « Mon Dieu qu'y sont braves ! » susurrant Mme Desponds à l'oreille de Mme Dutoit. Et les petits gaillards avaient conscience de leur succès ; la gamine se rengorgeait, rajustait d'un geste coquet les fleurs à son corsage, avec des gestes de carte postale illustrée.

(A suivre).

B. Grivel.

Déformation professionnelle. — Un paton pharmacien a permis à son élève d'aller dîner en ville ; mais à son retour il le questionne :

— Eh bien ! Charles, vous êtes content ? un beau repas ?

— Des plats qu'il y en avait à n'en plus finir ! de la boisson aussi : Et tout ça pour usage interne, au moins !

Bourg-Ciné-Sonore. — « L'Ange Bleu » a certainement été l'un des films qui a le plus longtemps tenu l'affiche à Paris, bien qu'entièrement parlé allemand. La critique du « Vossische Zeitung » avait bien prévu la carrière magistrale du chef-d'œuvre de Josef von Sternberg lorsqu'il écrivit à sa parution : « Diesen Film werden ein paar hundert Millionen Menschen sehen ». Le Bourg reprend donc cette œuvre, tirée de la fameuse nouvelle de Heinrich Mann : « Der Professor Unrath ». Emil Jannings a probablement fait du professeur Rath sa plus belle création, quant à Marlène Dietrich, son interprétation du rôle de Lola est tout simplement admirable d'intelligence et de sensualité féminine, et l'a d'ailleurs consacrée du jour au lendemain l'une des plus grandes vedettes de l'écran.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

K

ROCHER

Rue du Pont 7
Lausanne

tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

**promet beaucoup,
et tient tout autant**

faites-en l'expérience !

Brisure de Thé

EXTRA

fr. 2.50 la livre

EXPÉDITIONS PAR POSTE

Epicierie V. Ponnaz

RIPONNE 1 LAUSANNE

Pour lutter contre la mévente des VINS VAUDOIS
demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de

VIN VAUDOIS